

—Quant à mon père, poursuivit-elle, il est complètement grisé... et il n'a plus qu'une chose en tête, me marier...

M. de Courtenay tressaillit, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

—Me marier, dit-elle avec un sourire amer, quand je sens bien que je n'ai pas trois mois à vivre... La chute des feuilles m'a épargnée, mais, je le sens, je m'en irai avec les premiers bourgeons du printemps.

Alors, savez-vous ce qui arrivera ? Mon pauvre père deviendra fou, il me suivra à quelques jours de distance, et nos amis resteront pauvres ; car les parents que nous avons en Savoie, paraît-il, viendront recueillir notre héritage.

C'est pour cela que j'ai songé à vous...

—Mais que puis-je faire, moi ? s'écria M. de Courtenay.

—Écoutez, mon père me donnera deux millions de dot. J'ai le droit de les laisser par testament à mon mari. Voulez-vous m'épouser ? Je n'enchaînerai pas votre liberté longtemps, mon ami, puisque je vais mourir... et quand je serai morte, vous qui êtes riche, vous qui êtes l'ami de Paul Morgan, vous lui rendrez ce que je vous aurai laissé.

Léon de Courtenay avait glissé de son siège aux genoux de Marthe :

—Oui, dit-il enfin, oui, vous serez ma femme... mais vous ne mourrez pas... car je vous aime !...

Un cri souleva la poitrine oppressée de la jeune fille, puis ses yeux se fermèrent et sa tête s'inclina sur l'épaule de M. de Courtenay qui baisait ses mains avec transport.

ÉPILOGUE.

Ceci se passait au commencement du mois de mai dernier.

M. de Valserres, sa fille, son gendre et son petit-fils, un bel enfant de deux ans et demi, qui a les cheveux blonds comme un chérubin, étaient assis un soir à l'heure du crépuscule sous un berceau de jasmins, de clématites et de chèvrefeuiltes, dans le jardin de la villa d'Auteuil.

L'enfant se roulait sur l'herbe, M. de Valserres et son gendre fumaient tranquillement des cigarettes et Pauline travaillait à un ouvrage de tapisserie.

Evidemment ils attendaient quelqu'un.

Le matin même, la poste avait apporté au baron Morgan une lettre datée de Lyon et ainsi conçue :

“ Mon cher Paul,

Nous sommes à Lyon depuis hier soir. Si tu voyais Marthe, tu ne la reconnaîtrais plus. Cette pâle poitrinaire, mon ami, qui devait mourir l'an dernier au commencement du printemps, est à présent une personne florissante, presque joufflue.

Et je suis le saint qui a accompli ce miracle ! Comprends-tu mon orgueil ?

Nous sommes heureux, très heureux, infiniment heureux, et notre ami Simon, devenu mon beau-père, est pareillement devenu le meilleur et le plus placide des hommes.

À Nice, où nous avons passé tout l'hiver, il avait encore cependant quelques retours d'humeur quinquante, quelques soupirs gros comme des montagnes.

Ce n'était pourtant plus l'état de sa fille qui en était cause ; Marthe était sur la grande route de la santé.

Il n'avait plus à se plaindre de ce pauvre Valserres. Rien ne lui manquait... Qu'avait-il donc ?

Un matin, j'ai eu, moi aussi, un peu d'humeur et j'ai pris le bonhomme à part.

—Si vous croyez, lui ai-je dit, que vous nous amusez beaucoup, votre fille et moi, avec vos soupirs et vos bonderies ?... Voyons, si vous avez quelque chose sur le cœur, dites-le moi... et finissons-en...

Jamais je ne l'avais ainsi bousculé. Il est devenu tout tremblant ; puis il a balbutié, puis il a fini par entrer dans la voie des aveux, comme disent les gens de justice.

—Eh bien, m'a-t-il répondu, j'avais rêvé que ma fille serait princesse.

Tu penses si je lui ai ri au nez.

—Mais, bonhomme que vous êtes, me suis-je écrié, vous ne songez donc pas que je m'appelle Courtenay ; que je suis d'une branche cadette de cette maison normande, qui est princière !

—Est-il possible ? s'est-il écrié.

—Comment ! mais un de mes ancêtres a été roi de Jérusalem !

Le bonhomme est tombé à mes genoux et il m'a demandé pardon.

Depuis ce temps, il est adorable et ne soupire plus.

O vanité ! hein !

Nous partons demain matin par l'express et nous serons à Paris à six heures, et auprès de vous entre huit et neuf.

Je t'écris donc pour t'annoncer notre retour et, en même temps, pour régler dès à présent un petit compte.

Mon bon ami, écoute-moi bien. Mon mariage avec Marthe a été le résultat d'un affreux complot.

Marthe croyait qu'elle allait mourir, je l'épousais pour hériter d'elle. Son héritage recueilli, je le donnais à M. Henri Morgan, mon filleul, qui doit être âgé de deux ans et demi à l'heure où je t'écris.

Mais voici que Marthe n'est pas morte, et que, Dieu aidant, elle pourra devenir grand-mère.

Mais Marthe est ma femme, elle a épousé toutes mes opinions, toutes mes théories ; elle sait très bien que cent mille francs au bout de soixante ans ne font que la bagatelle de seize cent mille francs avec les intérêts des intérêts capitalisés, et non point trois millions, et qu'elle a touché par conséquent quatorze cent mille francs de trop.

Il est donc convenu entre nous que ces quatorze cent mille francs sont la dot de mon filleul Henri Morgan, pour qui tu n'as pas le droit de refuser, ô Bayard !

Donc à demain. Je baise les mains de ta femme, et je serre les vôtres.

LÉON.

P. S. Le bonhomme de père Simon lit par-dessus mon épaule tandis que je t'écris, et je vais flatter sa folie douce en signant :

Prince de COURTENAY.”

Cette lettre était donc arrivée le matin, et depuis une heure, les hôtes de la villa étaient fort agités, tant ils avaient hâte de revoir leurs vieux amis.

Enfin un bruit de voiture se fit entendre, et ce bruit vint mourir à la grille.

Tous s'élançèrent, mais le jardinier arrivé avant eux avait ouvert les deux battants de la grille, et le coupé de Léon de Courtenay entra aussitôt.

Marthe en sortit belle et radieuse, et se jetant au cou de Pauline, elle lui dit à l'oreille :

—Mon amie, je crois que je vais devenir mère. Si j'ai une fille, elle sera baronne Morgan, n'est-ce pas ?

Oh ! que c'est bon de vivre !

M. de Valserres avait passé son bras sous celui de Léon de Courtenay et lui disait :

—J'étais un peu de votre avis au sujet des quatorze cent mille francs, mais cet argent avait besoin d'une épuration.

—Et il l'a eue, répondit Courtenay, en passant par vos mains, car Paul et vous, mon cher ami, vous êtes les plus honnêtes gens qu'on puisse rencontrer.

—Amen ! murmura le vieux Simon qui, les yeux humides, contemplait sa fille rayonnante de jeunesse et de santé et que les approches de la maternité rendaient plus belle encore...

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

LE DIAMANT CACHÉ.